

Les Apôtres de la corruption...

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 4 décembre 1934

Les hommes de l'ère odieuse détestaient voir tous les Égyptiens libres, et coupaient, entre eux et la liberté, tout moyen ; ils employaient à cette fin tout ce que la morale réprouve, que les consciences refusent, et que les lois interdisent. Ils interdisaient aux Égyptiens de se réunir — et s'ils se réunissaient, les dispersaient par la violence ; ils leur interdisaient de parler — et s'ils parlaient, les jetaient au fond des prisons ; ils leur interdisaient de manifester — et s'ils manifestaient, déversaient sur eux les balles sans mesure. Et ils prétendaient, tout ce temps, être des hommes de justice, des gardiens de l'ordre, des apôtres de la sécurité et de la tranquillité. Puis ils détestaient, de la plus vive haine, et refusaient, du plus ferme refus, que les étudiants s'occupassent de politique, ou de quoi que ce fût qui ressemblât à la politique, ou de quoi que ce fût que la politique pût toucher, de près ou de loin. Et ils accomplirent à cette fin des prodiges : ils fermèrent le Club de l'Université qui se trouvait au Caire ; ils abolirent l'Union de l'Université et façonnèrent pour les étudiants une autre union à sa place, sur laquelle le ministre exerçait un contrôle des plus flagrants, et qui interdisait aux étudiants tout contact avec quelque organisme que ce fût, ou toute adhésion à quelque groupe que ce fût, si éloigné fût-il de la politique et de ses affaires, à moins que le conseil de l'Union ne leur en donnât la permission, et n'en fixât pour eux les limites. Puis ils se mirent à l'espionnage, plaçant des espions parmi les groupes d'étudiants et d'élèves, et postant aussi des espions pour surveiller certains individus parmi ces étudiants et ces élèves, afin de découvrir ce que faisaient les étudiants et ce qu'ils prétendaient, et d'apprendre ce que les étudiants tenaient secret et ce qu'ils rendaient public. Puis ces espions leur mentaient au sujet des professeurs et des étudiants tout à la fois, leur prétendant que tel professeur ou tel autre avait formé tel groupe ou tel autre dans le dessein de la politique, et d'une politique dangereuse ; et ils écoutaient les espions sans enquête ni précaution ; et ils ne mentaient pas eux-mêmes aux ministres, mais les chargeaient néanmoins de commettre l'injustice et de s'empêtrer dans une odieuse tyrannie. Et quand tout cela ne les satisfaisait plus, ils allaient plus loin encore, traitant les gens avec dureté et les punissant sur simple soupçon, et peut-être même leur inventant des fautes de toutes pièces, et leur fabriquant des méfaits de rien. Et ils détestaient voir réussir les étudiants, même dans leurs propres écoles et instituts ; bien

plus, ils détestaient voir les étudiants se réunir hors des heures de cours pour autre chose que les leçons — et les étudiants désiraient parfois se réunir pour quelque recherche, ou pour quelque conférence, et on le leur refusait, et on les en détournait fermement, de peur d'éveiller le soupçon du ministre, et qu'il n'imaginât toutes sortes de choses au sujet d'une telle réunion ; et quand les gens leur en faisaient grief, ou leur en tenaient rigueur, ils se faisaient arrogants et hautains et habiles en excuses, et prétendaient que la protection du régime n'était pas un jeu, et que la liberté n'était pas ce que les gens en comprenaient, mais ce qu'eux-mêmes en comprenaient. Tels ils étaient. Et ils étaient pires encore. Car ils poussaient des corps entiers d'étudiants vers telle politique par la force, s'en satisfaisant de leur part, et cherchant même à les payer pour cela ; et si les étudiants refusaient, ils les punissaient pour avoir voulu obéir aux lois et aux décisions. Les gens n'ont pas encore oublié que des étudiants furent punis pour avoir refusé de mêler la politique au Projet du Piastre, ou de mêler le Projet du Piastre à la politique. Les cours étaient suspendus dans les écoles durant des jours en préparation d'une visite du ministre ; des discours étaient préparés pour cette visite, puis leur prononciation imposée à certains étudiants, et leur écoute imposée à tous les étudiants, et les acclamations pour le ministre imposées aux étudiants comme aux non-étudiants — aux professeurs, aux fonctionnaires, et aux domestiques aussi.

La politique était donc interdite aux étudiants, non qu'elle fût politique, mais parce que les hommes de l'ère odieuse la détestaient ; l'eussent-ils aimée, elle eût été imposée aux étudiants de force. Et maintenant que l'ère odieuse est passée, et que s'est levé le Ministère de la Réforme, pour remettre les choses à leur juste place et rendre au peuple son propre droit, les partisans de cette ère odieuse sont devenus, comme ils l'étaient auparavant, des hommes qui montrent un visage à la lumière et un autre aux ténèbres. Car lorsqu'ils écrivent dans leurs journaux, ils affectent de détester les manifestations, de les condamner, d'en avertir, de les fuir, et de mettre le Ministère en garde contre leurs conséquences ; mais lorsqu'ils sont seuls avec eux-mêmes et leurs propres démons, ils aiment les manifestations, en sont épris, et les ourdissent avec un soin minutieux. Ils envoient leurs démons dans tous les milieux, et répandent leurs agents partout ; ils les glissent parmi les Azharites à al-Azhar, les glissent parmi les universitaires à l'Université, les glissent parmi les étudiants dans les écoles et les instituts de toute sorte. Ils font croire aux étudiants que le temps de la liberté est venu, que les manifestations sont devenues chose recommandable, que la nation a

des droits qu'il faut lui rendre promptement, et des revendications qu'il faut satisfaire sans délai ; et que ce Ministère ne pourra pas, ne voudra même pas, résister aux manifestations, puisqu'il est un ministère populaire, et qu'un ministère populaire ne résiste pas au peuple, et ne le doit pas. Et ils choisissent certaines affaires précises, sachant que la nation y tient, et que les étudiants s'y montrent insistants, et leur prétendent que le Ministère tarde à réaliser ces choses, si bien qu'il faut le presser, ou que le Ministère les a oubliées, si bien qu'il faut les lui rappeler ; et quand l'affaire des étudiants les met en échec, ils vont répandre la corruption jusqu'aux directeurs des écoles, leur téléphonant et prétendant leur transmettre la volonté même des ministres — que les ministres ne voient aucun mal à ce que les étudiants manifestent, ou se mettent en grève, ou se détournent de leurs leçons — et ainsi ils répandent la corruption en secret comme ils la répandent au grand jour, imaginant qu'ils créeront pour le Ministère des problèmes qui gâteront entièrement ses affaires, et le contraindront à un embarras au-delà de tout embarras, et fourniront la preuve que l'Égypte ne peut être gouvernée que par leur propre régime odieux. Il est parfaitement clair que le Ministère connaît cette intrigue, et est capable de la déjouer, et que les étudiants connaissent cette intrigue, et sont capables de la retourner contre ses propres auteurs, et que les manœuvres de ces gens ne sont qu'un jeu, sans danger ni effet en soi. Tout cela est évident, sans nul doute ; mais il est bon que cela soit consigné, et bon que tous les gens le sachent, et il peut être bon aussi que l'affaire soit exposée ouvertement au Ministère, afin que le Ministère sache que les gens ressentent ce qu'il ressent, et se préparent à ce à quoi il se prépare ; et afin que le Ministère sache aussi qu'il entreprend une chose difficile lorsqu'il veut réformer, tandis que les instruments de la corruption sont répandus dans les services et les bureaux, dans les écoles et les instituts, dans les capitales, les villes et les villages.

Nous avons dit au Ministère, et nous le disons encore, que ceux qui ont corrompu ne peuvent eux-mêmes réformer, ni se satisfaire de la réforme ; que ceux qui ont blessé ne peuvent guérir les blessures, une fois qu'on en a désespéré ; que ceux qui ont versé le sang ne peuvent éteindre le sang ; que ceux qui ont vendu leur conscience à l'ère odieuse ne peuvent être sincères, ni donner un conseil loyal, à l'ère nouvelle ; et que les démons ne peuvent se transformer en anges. Nous savons que le Ministère préfère la patience, et voudrait atteindre par la douceur ce que d'autres atteignent par la violence ; nous le savons, et lui souhaitons d'y réussir, tout en sachant fort bien que sa patience peut abuser ses

adversaires, et que sa douceur peut encourager ceux qui intriguent contre lui, tout comme nous savons fort bien que la nation, qui a subi toutes les formes de tourment durant quatre années et demie, a tout le droit de sentir que ses affaires, ses intérêts et sa vie même n'appartiennent pas à ceux qui l'ont torturée, mais à d'autres hommes tout à fait différents — des hommes qui n'ont jamais trempé leurs mains dans le mal, et n'ont jamais vendu leur conscience et leur cœur aux oppresseurs.